

Claire Harmand

## L'identité, issue du nouage de différences \* ?

De quelle identité voulons-nous parler, du point de vue de la psychanalyse ? À l'heure où l'identité est souvent réduite à la génétique, ou à la biométrie, il s'agirait d'une identité subjective, qui implique la responsabilité du sujet. Mais peut-on parler d'identité subjective ?

L'identité est, en effet, un concept psychologique : avec le cogito, la pensée donnerait l'idée d'une permanence identitaire. On pourrait cerner l'identité, saisir les caractéristiques d'une personne totale, d'un individu. La découverte de l'inconscient fait voler en éclats une telle notion, qui n'est qu'illusion. Freud en montre l'impasse dans toutes ses études sur le rêve, l'acte manqué, le lapsus, le mot d'esprit : quelque chose parle et fonctionne à l'insu du sujet lui-même, quelque chose qui fait surprise, achoppement, butée, coupure, discontinuité.

Les psychanalystes travaillent plus avec la notion d'identification qu'avec celle de l'identité. L'identification, présentée par Freud comme « l'expression première d'un lien affectif à une autre personne <sup>1</sup> », permet au sujet de construire son identité, sur le plan imaginaire ; le moi est la « somme des identifications ». Freud en décrit trois types, l'identification au père, l'identification par un symptôme, et l'identification à partir d'un trait particulier. L'identification est un mode primitif de l'orientation vers un objet et tout choix d'objet comporte une part d'identification. Lacan dégage le paradigme de la relation au trait unaire : le trait unaire surgit de l'objet, il est ce qui reste quand l'objet est effacé. Dans le champ du désir, il se situe à la lisière du langage et de la jouissance.

\* Intervention à la soirée préparatoire aux journées de décembre du 24 septembre 2007.

1. S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi » (1921), dans *Essais de psychanalyse*, Payot, 1987, « L'identification », p. 167-174.

L'identité est donc une notion très problématique. Néanmoins, sa promotion dans notre monde contemporain qui en souligne chaque jour la crise, avec passion, par le biais des médias, nous interroge : on parle de sentiment identitaire, de quête identitaire ; il y a eu le droit du sang, la pureté de la race, et il y a maintenant l'identité nationale ; c'est l'appartenance à un groupe particulier ; des problématiques identitaires sont à l'origine de violences dans la société ; pour certains sujets, le changement d'identité sexuelle est revendiqué puis proclamé ; la perspective du clonage obscurcit la question de l'identité – produire de l'identique engendrerait de l'indéfini, de l'indifférenciable à l'infini. Le terme d'identité est devenu un mot d'ordre, un signifiant maître qui oriente le sujet.

Alors, évoquons ce qui nous concerne et d'ailleurs concerne la psychanalyse depuis toujours, avec les troubles de l'identité : les phénomènes de dépersonnalisation, de déréalisation, d'inquiétante étrangeté ; les bouleversements du sentiment d'identité lors de brutales variations d'investissements objectaux et narcissiques, les effets de rupture, dans la vie sexuelle ou amoureuse, les remaniements dans la cure lors de la chute des identifications. Les troubles de l'identité sont fréquents à l'adolescence, les transformations du corps et les émergences pulsionnelles impliquant des remaniements considérables. Ils peuvent induire de lourdes difficultés témoignant d'une fragilité dans les psychoses.

Des psychanalystes se sont interrogés, et face à ces sujets dont l'identité est peu assurée, Hélène Deutsch a parlé de personnalités « as if », comme si, et Winnicott de faux self.

Le mot « identité » définit, dans notre société moderne, « le fait d'être un individu donné et de pouvoir être reconnu comme tel » (reconnu par la carte d'identité et la photo d'identité), alors que le mot veut dire à l'origine « la qualité de ce qui est le même », le caractère de ce qui est identique, *idem*, le même, parfaitement semblable.

L'identité, différence, et l'identité, ressemblance... l'équivoque ne nous étonne pas, puisque, pour nous, le sujet se constitue en référence à l'autre semblable et qu'il n'est que représenté par un signifiant de l'Autre.

« Pour l'anthropologie, l'identité ne constitue pas un concept véritablement spécifique ; elle apparaît au détour d'autres

problématiques concernant, par exemple, l'ethnicité, l'appartenance lignagère, la personne ou les rituels de passage <sup>2</sup> ».

Alors, prenons l'exemple d'un moment de vacillation de l'identité, décrit par Marguerite Duras dans *La Vie tranquille*, exemple qui nous permet d'apercevoir l'identité au détour de différents aspects. La jeune femme (personnage principal du roman et narratrice) surprend son image dans le miroir, et ne se reconnaît pas :

« J'étais couchée lorsque je me suis aperçue couchée dans l'armoire à glace ; je me suis regardée. Le visage que je voyais souriait d'une façon à la fois engageante et timide. [...] Je ne me suis pas reconnue. Je me suis levée et j'ai été rabattre la porte de l'armoire à glace. Ensuite, bien que fermée, j'ai eu l'impression que la glace contenait toujours dans son épaisseur je ne sais quel personnage, à la fois fraternel et haineux, qui contestait en silence mon identité. Je n'ai plus su ce qui se rapportait le plus à moi, ce personnage ou bien mon corps couché, là, bien connu. Qui étais-je, qui avais-je pris pour moi jusque-là ? Mon nom même ne me rassurait pas. Je n'arrivais pas à me loger dans l'image que je venais de surprendre. Je flottais autour d'elle, très près, mais il existait entre nous comme une impossibilité de nous rassembler. Je me trouvais rattachée à elle par un souvenir ténu, un fil qui pouvait se briser d'une seconde à l'autre et alors j'allais me précipiter dans la folie. Bien plus, celle du miroir une fois disparue à mes yeux, toute la chambre m'a semblé peuplée d'un cercle sans nombre de compagnes semblables à elle. Je les devinais qui me sollicitaient de tous côtés. Il fallait que j'arrive à me saisir d'une, pas n'importe laquelle, une seule, celle dont j'avais l'habitude à ce point que c'était ses bras qui m'avaient jusque-là servi à manger, ses jambes, à marcher, le bas de sa face, à sourire. Mais celle-ci aussi était mêlée aux autres. Elle disparaissait, réapparaissait, se jouait de moi. Moi cependant j'existais toujours quelque part. Mais il m'était impossible de faire l'effort nécessaire pour me retrouver. J'avais beau me remémorer les derniers événements, c'était une autre qui les avait vécus, une qui m'avait remplacée toujours, en attendant ce soir. Et sous peine de devenir folle, il fallait que je la retrouve, elle, qui les avait vécus, ma sœur, et que je m'enlace à elle. Les Bugues [lieu où elle vit] se déformaient dans des sursauts d'images successives, froides, étrangères. Je ne les reconnaissais plus. Je ne m'en souvenais plus. Moi, ce soir-là, réduite

2. « Identité », dans *Encyclopédie Universalis*.

à moi seule, j'avais d'autres souvenirs. Et pourtant ceux-là mêmes, tassés dans le noir, ne faisaient qu'essayer de ramper jusqu'à ma mémoire, de se faire voir, de venir respirer un coup. Des souvenirs d'avant moi, d'avant mes souvenirs.

Je vois que c'est par hasard que je me suis aperçue dans la glace, sans le vouloir. Je ne suis pas allée au-devant de l'image que je connaissais de moi. J'avais perdu le souvenir de mon visage. Je l'ai vu là pour la première fois. J'ai su en même temps que j'existais<sup>3</sup> ».

1. La surprise fait vaciller l'identité de cette femme, elle introduit une dimension d'impensable, d'inassimilable, autrement dit de *réel*, et démolit l'assurance qu'elle avait de son identité, défait le nouage qui tenait lieu d'identité.

Cependant, à partir de là et désormais, son existence est établie autrement, avec une dimension de savoir, « j'ai su en même temps que j'existais ». Un savoir issu de cette expérience déroutante, un savoir qui inclut le réel, cette dimension innommable. Ce dont on n'a pas idée.

2. C'est son image dans le miroir qui surprend la jeune femme, elle surprend l'image et n'arrive pas à s'y loger. Elle en est presque dissociée. Son image devient une autre semblable qu'elle n'arrive pas à saisir, qui se joue d'elle, qui se démultiplie.

Nous voyons s'illustrer là la fonction *imaginaire* du moi. Cette fonction est strictement structurée sur le rapport à l'autre, vue du point de vue de l'autre, sur l'identification possible avec l'autre, la stricte réciprocité du moi et de l'autre. Le moi est l'autre, et l'autre est moi, il y a une indifférenciation entre le moi et l'autre. L'autre est là en moi, c'est cet autre qui m'anime. Une petite histoire montre cette dimension de confusion, de non-séparation : « Interrogé sur son enfance, Mark Twain révéla avoir grandi avec Bill, un frère jumeau à qui il ressemblait si fort que leurs parents devaient nouer à leur poignet des rubans de couleurs différentes pour les distinguer. Alors qu'on les avait laissés prendre un bain sans surveillance, l'un des deux frères se noya, mais on ne sut lequel était mort, de Bill ou de Mark,

3. M. Duras, *La Vie tranquille*, Paris, Gallimard, 1944, p. 122-123.

les rubans s'étant défaits... Un des deux enfants avait un grain de beauté sur la cuisse gauche. C'était moi. Cet enfant était celui qui a été noyé, ajoutait-il parfois. L'histoire, précisons-le, a été inventée par lui <sup>4</sup>. »

Il est nécessaire de passer par cette altérité imaginaire pour réaliser son identité. Mais c'est aussi cet autre qui est là, menaçant, inquiétant, qui me dérobe ma propre identité. De ce fait, c'est incompatible sur le plan du désir. Un objet désiré, c'est lui ou moi qui l'aura. Et quand c'est l'autre qui l'a, c'est parce qu'il m'appartient. Tout rapport imaginaire implique une rivalité agressive, une compétition, une concurrence jalouse. Une asymétrie s'instaure ainsi dans la relation entre moi et l'autre. Cette dimension se révèle pathologique, par exemple, dans la paranoïa, où ce moi, où cet autre qui est en moi, peut se dédoubler de moi-même et venir me persécuter.

Donc, de ce strict point de vue imaginaire, l'identité renvoie au semblable. L'identité qui se réduirait à cette image serait soumise à l'appel au mimétisme, serait amenée à se mouler sur les circonstances, sur les conditions de l'environnement, qui pousseraient, par exemple, à participer à telle ou telle communauté.

3. Imaginaire et *symbolique* se nouent très tôt (ou ne se nouent pas, comme chez ces enfants qui restent fascinés par leur image dans le miroir). Ce qu'il en est de l'image vient d'une expérience qui s'est faite au contact du signifiant et du signifié, dans un certain nombre de rapports vivants, effectivement vécus dans les premières relations.

La structuration imaginaire du moi se fait à partir du stade du miroir <sup>5</sup>, où l'Autre, grand Autre symbolique, reconnaissant l'image de l'enfant, permet à celui-ci de se reconnaître de manière anticipée. Par ailleurs, l'imaginaire du corps soutient l'énonciation du sujet. L'élément symbolique intervient en tant qu'élément séparateur et fait arrêter à la réciprocité imaginaire. Lacan appelle métaphore paternelle le fait que le Nom du Père vienne se substituer au désir de la mère, la fonction paternelle étant la fonction séparatrice d'une relation de

4. C. Arnaud, *Qui dit je en nous ?*, Paris, Grasset, 2006, p. 315. Livre qui relate des histoires vraies d'usurpation d'identité.

5. J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je » (1949), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 93-100.

dépendance imaginaire de l'enfant à la mère. Dans le symbolique, ce qui devait faire point d'ancrage dans ce moment d'ébranlement de l'identité ne tient plus : « Mon nom même ne me rassurait pas. »

Le nom, ainsi que l'histoire du sujet, les origines, la famille, la religion, l'éducation, sont autant d'éléments qui peuvent donner une sorte d'axe, de permanence, de solidité à l'identité. Dans ce registre qui institue l'écart des générations, vient s'assurer l'identité sexuelle. C'est en effet dans une relation au langage que l'être du corps est sexué.

C'est ce qu'on pourrait appeler « l'identité-racine », bien mise en valeur à l'heure actuelle : avoir une identité signifie avoir une histoire, savoir d'où l'on vient. Ainsi des enfants nés par insémination avec donneur se sont-ils constitués en association qui revendique la levée de l'anonymat imposé pour l'instant par la loi, parce que, disent-ils, il leur manque la moitié de leur identité. Beaucoup d'enfants nés sous X ont la même revendication, ils disent avoir un vide à la place de leur identité. C'est réduire l'identité à l'origine biologique, comme si toute l'histoire viendrait de l'origine biologique. C'est peut-être aussi donner à l'identité symbolique l'immuabilité de l'ordre symbolique.

Or il n'en est pas tout à fait ainsi. L'ordre symbolique précède le sujet. Dès sa venue au monde, l'enfant est pris dans le réseau de la parenté et de la nomination, et dans un « bain de langage ». Avec la séparation initiale de la naissance, le sevrage, puis les expériences de séparation de la mère avec les alternances présence-absence, la symbolisation primordiale inaugure la chaîne signifiante. Dans l'univers du signifiant, qui s'articule selon des lois logiques, le sujet prend la parole et s'approprie d'une certaine façon les coordonnées de son identité, c'est-à-dire qu'il consent à s'inscrire sous ces coordonnées. En même temps quelque chose lui échappe. Il est soumis à l'ordre symbolique qui le dépasse, qui était là avant lui, qui agit malgré lui, qui existe indépendamment de lui et dont il ne connaît pas l'origine. Il est le « maillon d'une chaîne à laquelle il est assujéti contre sa volonté ou du moins sans l'intervention de celle-ci <sup>6</sup> ». Il n'y a rien dans l'Autre (symbolique) pour désigner l'Autre, il n'y a pas d'Autre de l'Autre, ce que Lacan écrit  $S(A \text{ barré})$  ; à cette place il y a le réel innommable de la jouissance. Ce qui est articulé dans la langue, c'est

6. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1985, p. 85.

une jouissance. Les chaînes signifiantes ne sont pas de sens, mais de « jouis-sens <sup>7</sup> » (le symbolique, pas sans le réel).

Il y a un trou dans le symbolique, ce dont témoigne Marguerite Duras : « Entre mille autres c'est moi qui ai poussé dans le corps de ma mère et qui ai pris cette place qu'une autre aurait pu occuper. Je suis à la fois chacune de ces mille autres et ces mille autres en une personne. Puisque autant on peut imaginer chacune d'elles, on peut imaginer que c'est justement moi. C'est comme indéfiniment remplaçable que je sais que je ne le suis pas. Puisque c'est toujours à partir de moi que j'imagine celles qui auraient pu être à ma place. Voilà ma définition la plus minuscule et la plus rassurante. Je suis réduite à l'impossibilité même que j'éprouve à penser ceci : qu'une autre pourrait être en ce moment étendue à ma place, et que ce serait la même chose <sup>8</sup>. »

4. L'identité se tisse d'un *nouage* entre les trois registres, réel, imaginaire, symbolique (si, avec Lacan, nous prenons ce nœud comme une écriture qui donne un support à la pensée) : le réel, impossible ; le symbolique, qui permet la reconnaissance ; l'imaginaire du corps, de l'image du corps.

La clinique nous montre que l'absence ou les défauts de ce nouage chez un sujet induisent des troubles de l'identité. Voici quelques exemples.

*Dans les psychoses*, quand l'opération de la métaphore paternelle n'a pas eu lieu, quand le symbolique, la langue parlée par l'Autre, n'a pas noué le réel à l'imaginaire. Le réel écrasant peut avoir un effet de perte d'identité ou de sa négation dans la mélancolie.

Un adolescent, pour qui l'écart des générations et la différence des sexes ne sont pas en place, commence à entendre des voix au moment où la chute d'un idéal entame sa toute-puissance et l'omniprésence de son image. Il ne sait plus où il en est, il a besoin des voix pour lui répondre.

Une femme, collée à sa mère, me dit : « C'est l'angoisse, je n'ai pas d'identité ; depuis que je fais de la musique, je suis moi avec moi,

7. J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 517.

8. M. Duras, *op. cit.*, p. 177.

une seule, j'ai mon identité. » Avoir son identité, c'est donc être séparé de l'Autre. Elle ne l'est pas, en dehors de la musique elle retombe dans l'angoisse.

On voit des sujets psychotiques qui imitent, copient, mais n'ont pas d'identité ; soumis à l'initiative de l'Autre, leur rapport au semblable est intact. Dans une dépendance totale de la parole de l'Autre, ils se moulent dans le discours de l'Autre, imitent les gestes de l'Autre.

*Les tourments des sujets névrosés.* Un jeune adulte tient au point de vue de ses parents, aux parents de son enfance précise-t-il. Il n'a pas de point de vue à lui, pas d'identité. Un sujet me dit avoir renforcé son identité depuis la mort de sa mère, là où auparavant il ne savait jamais s'il était légitime. Le terme d'identité recouvre là sa position, position de sujet, alors qu'elle était restée l'enfant – objet de sa mère.

*À l'adolescence.* Un jeune homme s'interroge face au miroir : « Je suis Julien, qui est Julien ? » La question s'adresse à son père à qui il s'identifie et dont il craint de se séparer.

*Après un traumatisme.* Lors d'un changement réel de son image, « la femme aux deux visages » ne se reconnaît pas : « Je suis revenue sur la planète des humains. Ceux qui ont un visage, un sourire, des expressions faciales qui leur permettent de communiquer. Et je revis. [...] Ce visage, ce n'est pas moi. Je me regarde souvent dans la glace ; au début je le faisais sans arrêt. Je recherchais mes traits d'avant et je ne pouvais pas garder mes anciennes photos, c'était trop douloureux. Maintenant je m'habitue... Ce ne sera jamais moi... On a beau essayer de me convaincre que je ne suis pas si différente d'avant, la réponse est : si, très différente ! Une partie de moi et de mon identité a disparu à jamais. Et je garde précieusement en moi le souvenir de ce que j'étais <sup>9</sup>. »

5. L'identité se tisse du nouage de différences : dans l'imaginaire du semblable, du fait de l'écart avec le petit autre ; dans le symbolique de l'histoire et de la transmission, du fait de la différence, de la séparation, de la coupure ; dans le réel, du fait de l'impossible.

9 . « La femme aux deux visages », *Le Monde*, 7 juillet 2007.

Au cœur de ce nouage, *l'objet a*, objet cause du désir, détermine le « sujet borroméen ». Cet objet perdu, insaisissable, non spéculaire, mais bien présent, résulte de la perte de jouissance qu'induit le rapport au langage. Notre rapport à l'identité est déterminé par l'objet *a*, à travers le fantasme, rapport du sujet à l'objet cause du désir.

Le désir, vérité de l'identité, est méconnu de celui qui parle (sauf à l'issue de l'analyse, qui vise l'aveu du désir inconscient). C'est un trait constant, inaliénable, le sujet ne peut rien contre, alors qu'il peut camoufler son identité imaginaire, essayer d'oublier son identité symbolique. La maîtrise lui échappe, de ce désir qu'il emporte toujours avec lui.

Marguerite Duras ne reconnaît pas son mari, Robert Antelme, à son retour d'un camp de concentration, dont elle parle dans son livre *La Douleur*. Une seule chose lui montre que c'est lui : « Dans mon souvenir, à un moment donné, les bruits s'éteignent et je le vois. Immense. Devant moi. Je ne le reconnais pas. Il me regarde. Il sourit. Il se laisse regarder. Une fatigue surnaturelle se montre dans son sourire, celle d'être arrivé à vivre jusqu'à ce moment-là. C'est à ce sourire que tout à coup je le reconnais, mais de très loin, comme si je le voyais au fond d'un tunnel. C'est un sourire de confusion. Il s'excuse d'être là, réduit à ce déchet. Et puis le sourire s'évanouit. Et il redevient un inconnu. Mais la connaissance est là, que cet inconnu c'est lui, Robert L., dans sa totalité <sup>10</sup>. »

Un petit quelque chose de l'ordre du vivant, qui témoigne de quelqu'un, d'un parmi d'autres et de différent de tous les autres devenus comme tous pareils. Quelque chose qui reste, qui n'a pas changé ; qui reste, reste de jouissance, témoin de jouissance, de vie.

6. Et ce qui fait le nouage entre ces trois registres, c'est ce que nous appelons *le symptôme*. Il s'agit non pas du symptôme objectivable dont le sujet se plaindrait, mais d'une modalité de jouissance, du résultat de l'effort du sujet, pour tenir dans la vie, de son invention pour que tiennent ensemble les trois registres RSI. « Il m'était impossible de faire l'effort pour me retrouver », dit la jeune femme de l'anecdote de *La Vie tranquille*. La façon particulière dont chacun

10. M. Duras, *La Douleur*, Paris, Gallimard, p. 69.

effectue ce nouage n'est-elle pas ce qui est le plus caractéristique de l'identité de chacun ?

Le symptôme, tout à fait singulier au sujet, est constitutif de son identité. Il se met en place très tôt (vers un an et demi, deux ans), et il accompagne le sujet qui ne peut s'en défaire. C'est peut-être ce qu'on appelle parfois le caractère.

Colette Soler propose d'appeler « identité de séparation <sup>11</sup> » la fin de l'analyse par identification au symptôme, identification qui n'est pas de l'ordre des identifications qui passent par l'Autre et se défont au cours d'une analyse, mais qui est reconnaissance des modalités de jouissance.

Ainsi que l'écrit Sidi Askofaré, « l'identification au symptôme ne constitue qu'un aspect de la toute dernière doctrine lacanienne de la fin de l'analyse <sup>12</sup> ». Il s'agit à la fin de l'analyse de reconnaître quelque chose de sa vérité, et également son être de jouissance, et de pouvoir s'en servir comme support d'identification : savoir y faire, s'y reconnaître, et savoir pourquoi.

Si imaginaire et symbolique peuvent se concevoir « intellectuellement », objet *a* et symptôme se découvrent dans l'analyse.

C'est du côté du désir et du côté du symptôme que nous avons le témoignage de ce qu'il y a de plus solide dans notre identité. La singularité de ce qui noue désir et jouissance, et qui échappe au sujet, lui permet de prendre place dans le lien social.

11. C. Soler, « Les invariants de l'analyse finie », *Hétérité*, revue de l'Internationale des Forums-École de psychanalyse du Champ lacanien, n° 5, 2005, p. 113-121.

12. S. Askofaré, « L'identification au sinthome », *Essaim*, n° 18, Toulouse, Érès, 2007.